

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le faussaire Il falsario

Antonio Greni

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

Des italiens et de l'*impossible* origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Greni, A. (1996). Le faussaire. *Liberté*, 38(3), 41–43.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LE FAUSSAIRE

Il falsario

Sur la Friedrichstrasse, la nuit était tombée. De rares autos fendaient le brouillard qui voilait la lumière jaune des réverbères. Martin s'arrêta sur un îlot d'obscurité, se rapprochant du parapet. La rivière coulait quelques mètres plus bas. Il voulut la voir de face, pour en rompre le cours. Il se dirigea vers le pont. Observa de haut l'eau glisser rapidement sous les arcades.

Derrière lui, il sentit des pas, ne se retourna pas.

Les pas s'éloignèrent. La Friedrichstrasse était déserte. Il se dirigea vers la maison.

La ruelle était obscure, éclairée seulement par un réverbère situé à l'intersection. «Étrange qu'une ville lumineuse, avec une grande rivière le long de laquelle ne s'étend rien de moins qu'une Friedrichstrasse, puisse accueillir une ruelle obscure et mesquine comme celle-là, pensa Martin, ... d'autre part où, sinon dans cette ruelle, pourrait habiter un faussaire ayant l'apparence d'un typographe?»

Il ouvrit la porte de la maison silencieusement et la referma derrière lui. Il se retrouva dans son élément : le silence. Sa vie se déroulait dans le silence, sans bruit ni nouveauté, comme l'écoulement de la rivière, presque immobile dans son uniformité.

Ce n'était pas comme cela avant la guerre et encore moins pendant. Sa vie avait alors un but et son esprit

un idéal. Mais la nostalgie d'un Allemand est un drame pour les autres. Son drame avait commencé après la guerre, quand les Polonais avaient chassé les Allemands du territoire allemand pour tracer les frontières du nouvel État polonais. « Les Polonais, s'exclama Martin, la Nature les a faits bourreaux ; quand l'Histoire les empêche de l'être, ils feignent d'être victimes ! » Il s'arrêta à la table de travail avant d'aller dormir.

Walter Mubach. C'était le nom sur le passeport, à côté de la photo. Un nom qu'il avait inventé ; un autre l'aurait utilisé, peut-être pour quitter l'Allemagne. Demain, ils viendraient retirer le document. Martin était satisfait de son travail. Son habileté était reconnue par ceux qui en avaient profité. Peu nombreux, en réalité, parce que c'était un secret répandu avec précaution. Cependant il ne pouvait se plaindre du gain, l'art reconnu paie, même dans le cercle restreint de sa renommée. Il était un artiste : il aurait pu exposer ses faux documents. Sa dernière création, le passeport de Walter Mubach, aurait été certainement appréciée par l'homme qui l'avait demandée.

Qui était cet homme ?

Il n'en savait rien, il ne devait pas savoir. Sa tâche se limitait à donner une identité nouvelle et probable à un visage sur une photo ; d'autres auraient fait correspondre cette identité à un passé fictif, créant une vie nouvelle. « Donc, l'homme peut créer à partir de rien », pensa Martin. Lui, certainement, aurait pu créer quiconque à partir de rien, même lui.

L'idée commença à lui trotter dans la tête. Il se mit au lit, mais ne dormit pas. Il pensait.

Il pensait à l'homme qui aurait utilisé le passeport de Walter Mubach. Qui était-il ? Probablement, très probablement, quelque ex-officier S.S. qui, à cette époque, exécutait scrupuleusement les ordres. Il y en avait

encore qui se promenaient, certains utilisaient un passeport qu'il avait confectionné. Il imagina Walter Mubach. Ce pouvait être l'ex-officier et ce pouvait être lui-même, Martin Moeckle. Peut-être l'ex-officier sentait-il sur sa nuque le souffle de celui qui pouvait révéler son passé. Si celui-là avait l'urgent besoin de changer de nom et de vie, Martin Moeckle, lui, en avait le droit.

« Pourquoi changer de nom ? », se demanda-t-il.

« Pourquoi ne pas le faire ! », répondit-il.

Cela aurait été la première chose importante après des années de silence. Peut-être était-ce l'occasion. Une certaine ressemblance avec l'homme de la photo semblait le confirmer. Quelque chose remuait sa torpeur. Il pensa à Helga, aux projets qu'il avait faits avec elle. Mais Helga n'existait plus, depuis maintenant plusieurs années.

Il avait de l'argent, un nouveau nom, quelques années à vivre. « Loin des souvenirs », dit-il.

Il éteignit la lumière.

Quelques années plus tard, Walter Mubach s'enleva la vie d'une balle dans la tempe. On avait reconnu en lui l'ex-officier S.S. Franz Liguenu. Le faussaire mourut avec deux noms de trop.

Traduit de l'italien par Marc André Brouillette